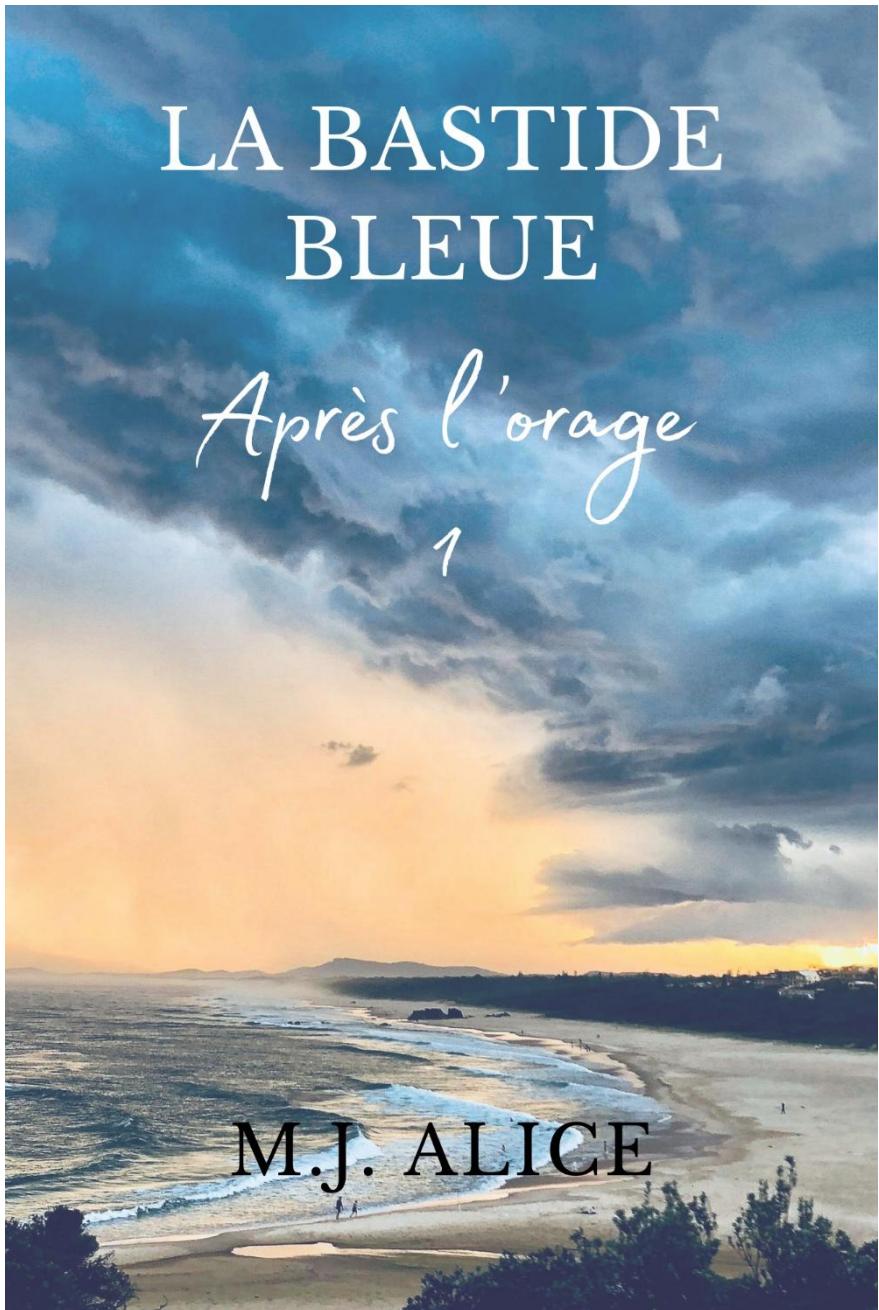


COUVERTURE PROVISOIRE

LA BASTIDE BLEUE

Après l'orage
1

M.J. ALICE



LA BASTIDE BLEUE

TOME 1

Après l'Orage

ROMAN

M.J. Alice

Vous tenez entre les mains les premiers chapitres de mon nouveau roman *Après l'orage*, qui sera le premier tome de la saga **LA BASTIDE BLEUE.**

Louise, peintre au cœur brisé, vit dans une vieille maison de famille en bord de mer, coupée du monde et de ses toiles, noyée dans des souvenirs qu'elle s'efforce d'oublier.

Hugo, militaire blessé en opérations, a laissé son corps et ses illusions à la guerre. Le chemin pour se reconstruire est long, silencieux.

Quand le frère de Louise lui demande d'héberger Hugo dans la demeure familiale, elle accepte à contrecœur. Leur rencontre est d'abord le fracas de deux solitudes qui se bousculent. Il ne cherche pas de lien. Elle ne veut plus souffrir. Et pourtant, un désir gronde entre eux.

Dans les embruns salés du Var, entre blessures enfouies, attirance féroce et secrets du passé, ils vont devoir choisir : se protéger, ou se laisser traverser.

Après l'orage... Un roman tendre et puissant sur la reconstruction, le deuil, et la force de l'amour. Le premier tome d'une saga militaire française ancrée dans le Sud, où l'amour côtoie les secrets de famille, les blessures du passé et les secondes chances.

En attendant la version finale, je vous invite à découvrir en exclusivité les premiers chapitres.

Bonne lecture !

PROLOGUE

Hugo

Six mois plus tôt

Deux semaines avant de rentrer. Deux semaines de trop dans ce foutu pays. Ou alors j'en ai pas eu assez ? Le sable s'infiltre partout, la chaleur assomme, et les ombres ennemis se fondent dans le paysage. À force de cuire ici et de sillonner le désert pour traquer des terroristes, je crois que je ne sais même plus si je suis impatient de rentrer à la maison ou si je préfère rester ici pour faire mon boulot. Une fois qu'on a pris le rythme, les jours se ressemblent tous.

Mais on ne va pas se mentir. La chaleur, l'inconfort, le manque d'intimité... ça ne pèse pas lourd face à l'adrénaline, la sensation d'être utile, de servir son pays, de protéger ses frères d'armes. Les missions, c'est pour ça que je vis.

La chaleur dans le VAB est infernale, on est tous en train de transpirer à grosses gouttes sous nos treillis. Le ciel bleu-gris nous écrase de son immensité tandis que nous suivons une piste de latérite en direction de l'horizon. Derrière nous, un nuage de poussière, quelques arbres solitaires et buissons asséchés. Devant, l'inconnu, et quelque part au bout de la piste un village où nos cibles sont supposées se cacher. On ne sait jamais si les

renseignements qu'on reçoit sont fiables. À l'intérieur de notre véhicule, l'atmosphère est silencieuse, tendue. Mes gars sont concentrés. Ils font ce qu'ils veulent de leurs temps off, mais je n'en exige pas moins d'eux pendant les missions.

Ce weekend, la moitié était de sortie pour faire la fête avant la longue semaine qui les attendait. Moi, j'évite d'aller dépenser ma solde au bar en alcool et en filles. Je suis là pour bosser. Je suis un chef exigeant, mais en retour mes gars peuvent compter sur moi. Même si ça ne m'empêche pas de soulever une nana de temps en temps. Il n'y a personne qui m'attend à la maison, alors pourquoi se priver. Et Clara ? Entre nous c'est sympa mais ce n'est pas ce genre de relation.

On se rapproche de la cible. La tension monte. D'un coup d'œil, je vérifie qu'ils sont tous en alerte et prêts au moindre imprévu. Jo, Rudy, Phil, Imran et Rémy, que des mecs que j'ai choisis pour leur sérieux, même ceux qui font les cons à l'extérieur. Rudy conduit, Imran est en poste sur la tourelle.

Jo et moi échangeons un regard qui m'ancre dans le moment. C'est notre cinquième OPEX ensemble et au moins notre dixième chacun, on n'a souvent plus besoin de se parler pour se comprendre. Tous les deux, on est les vieux du groupe. J'aime faire équipe avec lui, c'est un gars fiable, hyper droit. C'est devenu un bon pote aussi.

Rémy, le pioupiou du groupe, s'approche de moi, une tablette à la main.

— Sergent, vous devriez regarder ça.

Je l'aime bien ce petit, il s'est engagé l'année dernière. Il est hyper enthousiaste d'être là, un peu trop parfois mais le métier va venir.

— Qu'est-ce...

Une déflagration me coupe net. Brutale, sèche. Le souffle de l'explosion balaie tout autour de moi, soudain le monde est sens dessus-dessous. Mon crâne cogne contre quelque chose. Le VAB grince, tout vole autour de moi, les armes, les corps, et enfin le monde s'immobilise à nouveau. Un sifflement me vrille les tympans. J'entends des cris. Hébété, je cherche mes hommes du regard. Je suis sur le sol. Je ne me rappelle par avoir été éjecté du véhicule. Près de moi, une silhouette s'agit. Un peu plus loin, une autre est allongée, immobile. Une brûlure me déchire la jambe. Je ne sais plus si la fournaise est celle du désert ou des flammes qui s'échappent du VAB éventré. J'essaie de me redresser. Impossible. Un brouillard m'envahit. Une pensée confuse m'obsède. Il faut... appeler. Quelqu'un... joindre le commandement.

Puis, le noir.

CHAPITRE 1

*Louise
Aujourd'hui*

Ce sont les jours de tempête que je préfère. Quand les vagues se déchaînent et que le vent me fouette le visage, c'est là que je me sens le moins seule avec ma colère. C'est le seul moment où la violence des éléments autour de moi ressemble un peu à celle qui me broie de l'intérieur, et d'une certaine façon ça m'apaise. J'y vais à chaque tempête depuis...

Peu importe.

Alors tout à l'heure, quand le ciel s'est assombri et que le mistral s'est levé en rafales infernales, j'ai attrapé mon imper, mes vieilles bottes et la laisse de Choupette qui a frétillé en remuant la queue dès qu'elle a compris qu'on allait promener. On a descendu toutes les deux la volée de marches bordée de lavande et de romain qui relie la grande terrasse à la pinède, et j'ai claqué la portière de mon vieux 4x4 poussiéreux en me disant qu'un bon nettoyage ne serait pas du luxe.

Cinq minutes après avoir quitté le chemin de terre cabossé, je me gare sur le parking quasi désert. Je débarque ma copine à quatre pattes qui reste sagement près de moi tout en remuant la queue comme une folle. Je jette un œil autour de moi. Personne, ou presque. Tant mieux. J'enfile un gros bonnet et rabats la capuche de mon k-way. Avec une dégaine pareille, il n'y a bien que ma chienne pour me regarder avec ces yeux d'amour pur. De

manière générale, j'aime autant décourager les gens de s'approcher de moi, de me regarder de trop près, ou pire, d'engager la conversation. Sans compter que même s'il y a peu de chances, être reconnue est vraiment la dernière chose dont j'ai envie.

Je fais quelques pas sur le sable, laissant Choupette se dégourdir les pattes devant moi. Elle trottine en remuant joyeusement la queue, la truffe au vent, me faisant sourire malgré moi. Plusieurs kilomètres de sable se déroulent sous mes pieds, où les vagues viennent brutalement éclater en explosions d'écume. Un peu plus loin, des rochers aiguisés ajoutent à ce spectacle de déchaînement des éléments. J'adore cet endroit.

Je baisse le regard tandis que je croise un couple bien emmitouflé venu sans doute profiter eux aussi de la tempête. Ils se tiennent par le bras et au passage, j'entends un éclat de rire qui m'arrache une grimace d'amertume. Leur joie n'a rien à faire là, au milieu de la colère des éléments, encore moins au milieu de la mienne. Est-ce que je me souviens d'avoir été comme eux un jour, moi aussi ? Peut-être... mais certainement pas les pieds dans l'eau et les cheveux ébouriffés par le vent et les embruns. Ma vie à moi était très loin de tout ça, complètement différente. Beaucoup mieux rangée. Elle était parfaite.

Quand le rythme de mes pas ne parvient plus à apaiser celui des battements de mon cœur, ni à garder mes pensées sous contrôle, je décide de m'arrêter un moment. Les deux pieds bien ancrés dans le sable, je laisse l'eau venir lécher mes bottes pendant que Choupette ramasse un morceau de bois flotté qu'elle me ramène. Je saisirai le jouet improvisé et elle fourre sa truffe fraîche dans ma main, comme si elle sentait le chaos qui règne en moi et venait me rappeler sa présence rassurante. Je souris et le lance aussi loin que je peux. Il se pose quelques dizaines de mètres plus loin, près de l'eau, près aussi d'une silhouette sombre que je n'avais pas

vue et qui ne bouge pas d'un cil quand mon chien déferle dans sa direction comme un boulet de canon. Je hausse un sourcil. Quelqu'un ici semble encore plus absorbé par ses pensées que moi.

Je continue de lancer le bâton à Choupette jusqu'à ce qu'elle se lasse et parte explorer la plage. Je me laisse absorber par mes pensées quelques secondes, quelques minutes peut-être. J'espère qu'avec ce vent, il n'y aura pas de dégâts à la maison. La dernière tempête a arraché quelques tuiles du toit et... Alertée par un drôle d'instinct, celui qu'on a parfois juste avant qu'une catastrophe se produise, je me retourne pour vérifier ce que fait mon chien, juste à temps pour la voir trottiner avec curiosité en direction de la silhouette sombre qui s'est remise en mouvement. Vu la carrure il semble s'agir d'un homme, mais celui-ci marche lentement, en appui sur une béquille. Tout d'un coup, la silhouette perd l'équilibre ou trébuche, je ne sais pas, et l'homme se retrouve allongé par terre. N'écoutant que son grand cœur, Choupette se précipite vers lui et commence à lui lécher consciencieusement le visage, ce que le dépositaire de cet excès de réconfort ne semble guère apprécier. Un cri rauque fuse :

— Putain de clébard !

Merde... Malgré tous les cours de dressage, j'ai encore du mal à maîtriser l'enthousiasme de ma petite tornade d'à peine un an. C'est encore un grand bébé, sauf que le bébé fait déjà quarante kilos. Je la rappelle à la hâte.

— Choupette, au pied ! Arrête de lécher le monsieur !

Mais elle ne lâche pas l'affaire tout de suite et commence à faire le tour de l'individu en le reniflant des pieds à la tête, comme si elle voulait évaluer les premiers secours à lui porter. Au bout de deux rappels supplémentaires, elle revient enfin près de moi.

— Je suis vraiment désolée, elle n'a qu'un an, j'ai encore un peu de mal à me faire obéir parfois.

— Ça se voit. Choupette ? Vous n'avez pas plus ridicule comme prénom pour un chien aussi gros ?

Surprise par son ton désagréable, je passe en une seconde de l'inquiétude à l'agacement. Je me retiens très fort de lui répondre que je l'emmerde et que mon chien a juste voulu l'aider, ce qui a priori la rend déjà plus civilisée que lui. L'homme grogne, s'agit dans le sable sans parvenir à se relever. Une de ses jambes a l'air de le mettre en difficulté. Peut-être une blessure qui l'oblige à marcher avec une béquille ? J'ai envie de l'envoyer promener, mais un reste de civisme me pousse à demander :

— Vous avez besoin d'aide ?

— Fichez-moi la paix.

Je ne réponds pas mais ne m'éloigne pas non plus, préférant m'être assurée qu'il va bien avant de repartir, aussi désagréable qu'il soit. Il en faut plus pour m'impressionner. Prenant appui sur sa béquille, il finit par réussir à se remettre debout et secoue avec mauvaise humeur le sable accroché à son manteau et ses cheveux noirs. Il semble avoir plus ou moins le même âge que moi, en tout cas la trentaine bien entamée, c'est sûr. Il amorce un pas pour se remettre en route, grimace avant de s'immobiliser à nouveau, en appui sur sa béquille. « *Putain* », l'entends-je marmonner. Décidément, son vocabulaire ne semble pas très varié.

— Est-ce que je peux appeler quelqu'un pour vous aider, ou vous raccompagner jusqu'à votre voiture ?

— Vous n'avez pas compris quand je vous ai demandé de me laisser tranquille ? Rappelez votre bestiole et allez-vous-en.

Non mais pour qui il se prend celui-là ? Une bouffée de colère me prend à la gorge et je sens le rouge me monter aux joues. Je me retiens d'explorer.

— Au cas où ça vous aurait échappé, moi aussi je suis venue ici pour être tranquille, pas pour me faire aboyer dessus, et je ne parle pas de Choupette ! C'est un Patou, elle vous a vu tomber et elle a voulu vous aider.

— Je n'ai pas besoin d'aide, me siffle l'inconnu entre ses dents en détachant chaque syllabe, comme si chacun de ces mots lui cuisait. Partez. Trouvez-vous une vie au lieu de vous mêler de celle des autres.

— Très bien ! Et la plage n'est pas à vous, espèce de crétin, je reste si je veux. Viens Choupette.

Je rejoins les rochers un peu plus loin à grands pas furieux, mes bottes soulevant des gerbes de sable derrière moi. Je pose mes fesses sur les reliefs râpeux, ce n'est pas confortable et je serai trempée en rentrant, mais je m'en fiche. Les mots de ce stupide inconnu bourdonnent encore à mes oreilles, m'écorchant comme autant de piqûres d'épingles sur mon cœur. « *Trouvez-vous une vie... ?* » J'en avais une, figure-toi, sale con.

Retenant mes larmes, du coin de l'œil, je devine la silhouette sombre toujours immobile au même endroit. Je ne sais pas s'il me regarde, mais en tout cas il n'est pas question que je lui fasse le plaisir de se rendre compte qu'il m'a fait pleurer. Choupette me regarde d'un air interrogateur puis vient fourrer sa truffe dans ma main comme si elle voulait me réconforter. Au bout d'un long moment, il finit par se remettre en mouvement. Je jette un regard vers lui pour le voir clopiner avec difficulté vers le parking. Bon débarras. En plus je commence à avoir froid à rester immobile comme ça. Encore quelques lancers de bâton et je reprends moi aussi le chemin de la maison.

Je suis toujours en train de ruminer quand je remonte dans la voiture. Quel abruti celui-là ! Je fulmine, et ce n'est pas seulement pour la façon dont il m'a parlé, mais surtout parce qu'il m'a volé le

moment de paix que j'étais venue chercher ici. Pour ce qui est de la solitude, de toute façon et heureusement, je vais la retrouver en rentrant à la maison. Je tourne les clefs dans le contact alors que Choupette a repris sa place dans le coffre qu'elle est en train de maculer de sable mouillé et d'algues. Cinq minutes plus tard, la voiture remonte le chemin de terre au milieu de la pinède et la silhouette massive de la maison se dessine devant moi.

Je rentre chez moi. En tout cas, c'est là où je vis depuis un an. Quant à savoir si je m'y sens chez moi, c'est une autre histoire. Avec ses deux étages, ses trois dépendances et ses cinq hectares de terrain, je ne manque pas d'espace ni de tranquillité dans cette propriété que mon frère et moi avons héritée de notre grand-mère il y a quelques années. On ne savait pas vraiment quoi en faire dans les premiers temps, Jonathan et moi avions chacun des vies bien remplies mais notre grand-mère ne voulait pas qu'on la vende. La maison est dans la famille depuis plus de cent ans, on y a beaucoup de souvenirs mais l'entretien n'est pas une mince affaire. Alors on l'a mise en location, meublée, en remisant juste les affaires personnelles dans l'une des dépendances. L'an dernier, les occupants des lieux sont partis et la maison est restée vide, je me suis dit que c'était l'occasion pour moi de changer d'air.

Quelque temps avant que je quitte Paris, une connaissance a eu l'audace de me dire avec un sourire gêné : « C'est bien, tu vas pouvoir prendre un nouveau départ. » Je ne me souviens plus de qui c'était, mais je me souviens très bien avoir retenu une réponse cinglante. Je sais qu'il n'y aura plus de nouveaux départs pour moi. Il a fallu un temps infini pour mettre tout ce qui restait de ma vie dans des cartons, au vu de la quantité d'affaires que j'ai emportées, ensuite je suis partie en ne laissant derrière moi que des décombres.

Je pousse la vieille porte à la peinture bleue légèrement écaillée pour retrouver la chaleur de l'intérieur. Le vent ne semble

pas vouloir se calmer, alors je remets une bûche dans le poêle tandis que Choupette se couche dans son panier. Elle ira au bain ce soir, je n'ai pas le courage tout de suite de rincer ses pattes sableuses. Je me dirige vers la cuisine pour me préparer un thé, et pendant que la bouilloire chauffe, mes yeux se perdent sur le sol en vieilles tomettes rouges. Je me souviens de la sensation de mes pieds nus sur le sol tiède quand, petite, pendant les vacances d'été, j'attendais le chocolat chaud que me préparait ma grand-mère pour le petit déjeuner. Je dévorais deux brioches chaque matin, des moustaches de chocolat dessinées sur les babines, les cheveux ébouriffés, en pensant aux aventures que j'allais pouvoir vivre pendant la journée. Rien ne me semblait impossible. J'aimerais tellement revenir à cette insouciance, à cette confiance dans la vie ! Quand les locataires sont partis et que je suis venue m'installer, j'ai remis presque tous les souvenirs de famille à leur place. Cela n'a pas fait revenir l'insouciance.

Mon thé brûlant dans la main, je retourne au salon. La soirée s'annonce calme. Comme chaque soir je vais lire un livre ou regarder un film. J'ai supprimé tous mes réseaux sociaux alors pas question de scroller à l'infini. Je ne supportais plus de voir qu'on y parlait de moi. « *Louise ..., la grande artiste brisée après le terrible drame.* » Ils pouvaient tous aller se faire voir. Et le pire, c'était tous ces messages. Les gens m'écrivaient pour me dire à quel point ils étaient désolés pour moi, pour me raconter qu'eux aussi avaient vécu la même chose. C'était gentil sans doute, mais relire encore et encore ces mêmes mots vides, me ramenant à ce qui s'était passé, m'était insupportable. J'avais disparu. J'étais comme une réfugiée ici.

Après le bain de Choupette, qui a aussi eu droit à un massage des coussinets et un brossage de dents – qu'elle n'a que moyennement apprécié – je retourne à mon refuge préféré, le

grand canapé en cuir un peu défoncé qui doit avoir au moins trente ans. Comme chaque fois que je passe devant la fenêtre qui donne sur les dépendances, une boule se forme dans ma gorge. Je ne veux pas penser à ce qui se trouve dans ces pièces. Je ne veux plus rien savoir de tout ça, et plus j'essaye de me le sortir de la tête, plus ça y prend de la place.

Je prends une grande inspiration et je vais m'enrouler comme chaque soir dans la tonne de plaids que j'accumule compulsivement avec un bol de céréales pour le dîner. Je mange pour me nourrir, mais ça fait longtemps que je ne cuisine plus. Choupette s'allonge sur mes pieds. Avec ses quarante kilos d'amour, je me sens au moins bien au chaud et en sécurité. Je lance un film un peu au hasard, Netflix sait presque mieux que moi ce que j'aime, et de toute façon tout ce que je veux c'est surtout ne penser à rien.

J'avale un cachet, et comme tous les soirs ou presque je vais sans doute m'endormir ici, sans même prendre la peine de monter dans la chambre. Promenades, lecture, film ou série, cachet, sommeil. Silence surtout. Mes soirées se ressemblent toutes, suivant la même mécanique bien huilée.

Aujourd'hui, c'est cette routine qui me fait tenir. Alors le plus important pour moi c'est que rien, absolument rien ne vienne la perturber.

Premier interlude
Deux ans plus tôt

— Ma chérie, tu te souviens où sont rangés mes boutons de manchette en argent, tu sais, ceux que tu m'as offerts pour notre anniversaire de mariage ?

Je me retiens de lever les yeux au ciel avant de pointer du doigt le premier tiroir de la petite armoire à bijoux posée sur le meuble de salle de bains tout en tentant de mon mieux de ne pas faire déborder le mascara que je suis en train d'appliquer minutieusement.

— Exactement à la même place que d'habitude mon chéri, je ne m'amuse pas à cacher tes affaires juste pour le plaisir que tu me demandes où elles sont.

Ignorant la fin de ma phrase, Paul dépose un baiser sur mon épaule tandis qu'il traverse la pièce pour récupérer les derniers accessoires qui manquaient pour parfaire sa tenue.

— Qu'est-ce que je ferais sans toi.

Je me détourne quelques secondes de mon maquillage pour le regarder se concentrer sur les manches de sa chemise. *Bon sang, qu'est-ce qu'il est beau.* C'est normal d'être toujours aussi accro même après autant d'années de relation ? Certains jours j'ai encore du mal à croire que j'ai vraiment épousé un homme aussi craquant.

— Dépêche-toi un peu beauté, je te rappelle que l'invitée d'honneur ce soir, c'est toi, me sourit-il après avoir intercepté mon œillade admirative. Et tu n'es toujours pas habillée.

— Justement, ils peuvent bien attendre quelques minutes de plus... réponds-je à mon mari en délaissant le miroir pour me tourner vers lui, d'humeur joueuse.

Il lève un sourcil amusé pendant que je dégrafe mon soutien-gorge. L'expo devra patienter un peu avant l'arrivée de son invitée d'honneur...

Blottie sur le siège en cuir chauffant de la voiture de Paul qui nous conduit à destination, je regarde défiler les rues illuminées de la capitale. Je crois que je ne me lasseraï jamais de cette ville. Il n'y a pas un seul jour où je regrette d'avoir quitté mon sud natal pour venir m'installer ici et tenter ma chance dans le monde de l'art, moi, la petite binoclarde du fond de la classe qui avait toujours un crayon à la main.

— Tu es nerveuse ? me demande mon mari qui a remarqué mon air absent.

— Non, ça va.

Je mens un peu, je suis nerveuse à chaque fois que je dois présenter mon travail, le succès n'y a rien changé. J'ai toujours un peu peur de décevoir les gens. Mais personne n'a besoin de le savoir, surtout pas Paul qui n'est jamais nerveux de rien. S'il devine quelque chose de mes états d'âme, il n'en dit en tout cas pas un mot.

Nous arrivons dans le quartier de Pigalle. Un chauffeur récupère la voiture pendant que nous nous dirigeons vers le cabaret, dans une ambiance très « Moulin Rouge ». À l'intérieur, tout est illuminé, mes tableaux et mes croquis sont encadrés par de lourdes tentures rouges, les différents espaces sont pleins de monde. Quelques-unes de mes toiles aux tons les plus provocants sont mises en valeur, et la décoration des lieux donne à l'ensemble un côté sulfureux qui me plaît beaucoup. C'est Charlotte qui a eu l'idée de faire le vernissage dans un cabaret plutôt que dans la galerie. Elle voulait marquer les esprits. Charlotte, c'est ma galeriste depuis huit ans, elle est aussi devenue ma meilleure amie. Une

meilleure amie en talons aiguilles et tailleur Chanel qui assure à chaque minute de chaque journée et qui est toujours en train de gérer une urgence artistique ou une crise existentielle d'artiste. Elle connaît tout le monde à Paris. D'ailleurs, c'est elle qui m'a présenté Paul.

Dès qu'elle nous voit arriver, elle se précipite vers nous.

— Enfin tu es là, je commençais à me demander si tu n'allais pas me faire un coup à la... et oublier de venir.

Paul et moi échangeons un regard complice.

— Tu sais comment elle est, il lui faut toujours une éternité pour se préparer, lance-t-il en m'adressant un clin d'œil.

Me prenant la main, Charlotte me conduit au centre du cabaret tandis que peu à peu, tous les regards se tournent vers moi, les gens remarquant ma présence. Dans un geste assuré, elle s'empare au vol d'une coupe de champagne que les serveurs versent abondamment au bar, ainsi que d'une petite cuillère et, une fois en place, fait résonner celle-ci sur le verre fragile. À cet instant où je me trouve au centre de l'attention, je pourrais avoir envie de disparaître sous terre comme cela a longtemps été le cas. Mais plus aujourd'hui. Je suis entourée de l'homme que j'aime, de ma redoutablement efficace meilleure amie, de ces tableaux dans lesquels j'ai mis tout mon cœur pendant les derniers mois de ma vie. Je me sens à ma place.

Le silence se fait peu à peu alors qu'elle se lance dans un discours d'ouverture :

— Chers amis, chers invités, je vous remercie de vous être déplacés aussi nombreux pour admirer les nouvelles œuvres de notre talentueuse, brillante artiste, Louise Delage. Depuis dix ans déjà...

Mmmh, « brillante », elle y va fort. Mon attention se met à vagabonder, les discours de Charlotte, je les connais bien. Je sens

la présence chaleureuse de Paul tout près, me ramenant à notre moment torride dans la salle de bains. Mes yeux se posent sur la toile accrochée juste en face de moi, la plus grande, la pièce maîtresse de l'exposition. Elle représente... Je ne sais pas vraiment en fait. Une silhouette aux contours un peu flous, féminine, sans vêtements. Sans artifices. Dans son regard une lueur danse, quelque chose qui ressemble à un incendie, presque une noirceur. Je me suis essayée à pas mal de thèmes ces dernières années, mais les corps, c'est vraiment ce que j'aime représenter. Saisir chaque nuance, chaque aspérité du modèle, loin des masques sociaux que chacun arbore la plupart du temps.

Charlotte termine son discours. Tandis que les applaudissements résonnent dans la salle, en même temps que défilent les plateaux de champagne et de petits-fours, j'ai la sensation de flotter sur un nuage doux et sucré.

J'avais choisi l'option arts plastiques au lycée, mais pas question pour mes parents de financer les Beaux-Arts ou une autre « école de hippies pour que tu finisses à jouer de l'harmonica dans le métro ». Alors j'étais partie à Sciences Po, dont j'avais réussi le concours, avec la ferme intention de mener ma vie comme je l'entendais, coûte que coûte. À partir de la deuxième année, j'avais suivi les cours du soir des Beaux-Arts, avec la complicité de ma grand-mère. De fil en aiguille, mes dessins, ma peinture s'étaient fait remarquer, j'avais commencé les petites expos, puis les plus grosses. C'est à cette époque-là que j'avais rencontré Charlotte, qui avait déjà un carnet d'adresses à faire pâlir d'envie grâce aux relations de sa famille, et le désir de s'en servir pour se faire un prénom dans le monde de l'art. Elle était devenue mon agent et on s'était propulsées l'une l'autre, développant au passage une indéfectible amitié. Et aujourd'hui j'étais ici, au centre de

l'attention, à réaliser mon rêve de petite fille, devenir une artiste renommée.

Je me dis qu'à cette minute, je n'échangerais ma vie avec celle de quelqu'un d'autre pour rien au monde. J'ai travaillé beaucoup trop dur pour en arriver là. Je savoure la caresse de la main de mon mari dans mon dos, son regard pétillant posé sur moi. Les gens sont peut-être venus admirer mon travail, mais moi c'est lui que j'admire, avec sa chemise impeccable, ses cheveux bruns coupés court et son odeur de mousse à raser. Mon mari est toujours parfaitement rasé. Il me répète sans arrêt que « quand on travaille dans la finance, on ne ressemble pas à un hippie », ce qui me fait toujours doucement sourire. Il va sans dire que mes parents l'ont adoré tout de suite.

Pour l'instant une foule de gens se presse vers moi pour me féliciter ou m'adresser quelques mots, et si Charlotte ne me quitte pas une seconde, assurant mes arrières avec une assurance imparable, je perds vite mon mari du regard. Happé par le monde, il disparaît dans le cabaret. Je le connais, il va sans doute se servir à boire et partir à la recherche de copains. Je prends mon plus beau sourire et entame le bal des mondanités.

— Eh ben, ma poule, si ça, c'était pas un succès, je ne sais pas ce qu'il faut ! s'exclame Charlotte en se laissant tomber sur un fauteuil molletonné après s'être saisie d'un verre de champagne.

Le cabaret s'est enfin vidé. Seuls les serveurs, le personnel chargé d'emballer les toiles pour les ramener à la galerie et quelques trainards s'attardent encore. Je réprime un bâillement et je regarde ma montre qui affiche presque trois heures du matin.

— Tu sais où est Paul ? Ça fait un moment que je ne l'ai pas vu.

— Aucune idée.

— Bon, je n'ai plus qu'à aller le chercher dans les recoins sombres !

Charlotte me fait un clin d'œil en buvant une longue gorgée, et après quelques minutes je finis par retrouver mon mari assis à une table, au fond d'une petite pièce du cabaret, en train de pianoter sur son téléphone. Au bruit de mes talons, il lève un œil fatigué vers moi.

— On peut y aller mon amour, je susurre en même temps que je glisse une main câline sous sa chemise.

— Enfin ! Je vais chercher nos manteaux.

Il dépose un baiser rapide sur ma tempe et disparaît à nouveau de mon champ de vision. Réprimant une moue, je retourne près du bar saluer Charlotte.

— Bonne nuit ma belle, et merci.

— Je t'appelle lundi. Et ne t'en fais pas pour moi, je n'ai pas prévu de m'ennuyer cette nuit, ajoute-t-elle en couvant le barman d'un regard gourmand.

Celui-ci lui rend un sourire carnassier et tout d'un coup je me sens de trop ! Quelques minutes plus tard, Paul et moi avons retrouvé le confort de sa voiture. Le trajet jusqu'à la maison ne sera pas long à cette heure.

— Quelle soirée ! Je vais être tellement contente de retrouver le lit.

— Ne m'en parle pas. Charlotte a vraiment fait fort sur ce coup. Je suis même sûr d'avoir parlé à un travelo, ironise-t-il.

— C'était plutôt chouette quand même. Charlotte dit que c'est ma meilleure expo, et que les toiles ont déjà un grand succès.

— Si j'avais su que dessiner des gens à poil rapporterait autant, peut-être que moi aussi je me serais lancé ! Bordel, j'ai une grosse réunion lundi, demain on se couche tôt.

Je laisse passer un silence.

— Je n'aime pas quand tu parles comme ça de ce que je fais.

— Oh, ne te vexe pas ma chérie, tu sais bien que je suis ton premier fan. Ne fais pas comme si tu n'avais pas compris ce que je voulais dire. Ce n'est pas mon truc ces soirées, c'est tout.

J'étire un sourire un peu forcé. Je n'aime pas ces petites piques qu'il me lance comme ça, l'air de rien, de plus en plus souvent. Mais il a toujours été brut dans ses opinions, et il ne pense pas à mal. Comme à l'aller, je tourne ma tête vers la fenêtre pour voir défiler les lumières de Paris qui se noient dans la Seine. Les images, la musique, l'atmosphère électrique de la soirée imprègnent encore mon esprit.

Oui, tout est parfait.

CHAPITRE 2

Louise

Aujourd'hui

— Hey, ma sœurette préférée, comment tu vas ?

— Oh, je connais ce ton. Toi, tu as un service à me demander.

— Comment ça, je ne peux pas appeler ma petite sœur juste parce qu'elle me manque et que j'ai envie de savoir comment elle va ?

— Si, mais pas avec ce ton-là. Je te vois venir à des kilomètres, Antoine.

— Tu me manques quand même. Comment tu t'en sors toute seule dans la maison ?

Il me manque aussi ce grand idiot. Depuis qu'il a accepté un job absurde à Wall Street l'année dernière et qu'il s'est envolé pour New York, je ne le vois presque plus. Il revient à peu près tous les trois mois, mais même avec le décalage horaire et ses horaires délirants, il m'appelle souvent. Je sais qu'il s'inquiète pour moi, et même si je l'ai souvent envoyé promener, il n'a jamais arrêté d'être présent à mes côtés pendant tout ce que j'ai traversé. Je crois qu'il s'en veut de m'avoir laissée seule ici, même si c'est moi qui l'ai poussé à accepter ce boulot. J'ai dû lui assurer que je pouvais me débrouiller pour m'occuper de moi, comme une ado qui supplie ses parents de lui laisser la maison pour la première fois. Je lui étais reconnaissante de son soutien, mais j'avais besoin de respirer, et je

ne voulais pas qu'il passe à côté de sa vie. Alors hors de question de l'inquiéter.

— Je m'en sors. J'ai appris à détapisser des murs cette semaine. Ça me détend de bricoler, je m'en fiche d'avancer à une vitesse d'escargot. Et la maison a besoin d'un coup de frais.

— C'est bien. Et, hum... tu recommences un peu à peindre ? Je veux dire, autre chose que des vieux murs.

— Non.

Mon ton est brusque, sans appel. Je n'ai aucune envie d'aborder ce sujet.

— D'accord. Bon... mais ça tombe bien que tu me parles d'être seule à la maison.

— C'est toi qui as commencé à en parler, je réplique en levant les yeux au ciel. Pourquoi ça tombe bien ?

— Parce que j'ai un petit service à te demander.

— On y arrive. Je veux bien t'écouter seulement si tu dis d'abord que j'avais raison !

— Très bien, tu avais raison, c'est un appel intéressé. Tu te souviens d'Hugo, mon pote de planche à voile ?

— Non, je ne l'ai jamais croisé.

— Bon, mais tu sais que c'est un de mes plus vieux amis.

Je me retiens de lui répondre que ce n'est pas très difficile, il n'a jamais eu beaucoup d'amis.

— Et donc ?

— Il ne va pas très bien en ce moment, il traverse une passe difficile. Et il se retrouve sans nulle part où aller. J'ai pensé que comme tu as toute cette place et que le studio est vide... il pourrait passer un peu de temps à la maison.

— Un peu de temps du genre une ou deux nuits ?

— En fait, plutôt un ou deux mois.

— Tu plaisantes ?

— Sois sympa.

— Non.

— Si je dis s'il te plait ?

— Ce n'est pas un refuge pour chiens errants ici.

— Allez, il va sortir du centre de rééducation qui est à deux kilomètres de la maison et il va avoir besoin d'y retourner trois fois par semaine pendant un petit moment. Il a eu... un grave accident.

— Et c'est un hippie pour ne pas avoir de logement à lui ?

— Putain Louise, tu t'entends ? Tu parles comme ton ex, et c'est pas un compliment.

Aoutch, touchée. La pique de mon frère me fait l'effet d'une épingle plantée dans le cœur. Il doit s'en rendre compte parce que je l'entends soupirer au bout du fil.

— Je suis désolé ma chérie. Je sais bien que tu traverses une période difficile, et même pire que ça, et je regrette de ne pas pouvoir être là pour toi plus souvent. Mais tu ne peux pas t'isoler comme ça pour toujours. Ça fait un an déjà.

— C'était exactement mon projet figure-toi. Et je ne suis pas seule, j'ai Choupette avec moi.

— C'est un chien, Louise. Hugo ne peut pas retourner dans son logement pour l'instant parce qu'il ne peut pas monter les escaliers. Il sera bien à la maison, et ce n'est que pour quelques semaines, le temps qu'il se remette sur pieds. C'est un chouette gars, il ne mérite pas ce qui lui arrive.

— Tu sais que je ne supporte personne. Je suis venue ici précisément pour ça, pour ne plus voir personne.

— Bon, je ne voulais pas que tu m'obliges à en arriver là, mais... je te rappelle que cette maison est aussi la mienne. Tu ne peux pas me dire non.

C'est à mon tour de soupirer. Dans le fond je sais qu'il a raison. Je n'ai pas envie d'être cette fille sans cœur qui refuse de

dépanner un ami dans le besoin alors que je peux le faire. Mais imaginer un inconnu ici, tous les jours, en train de me scruter alors que j'ai déjà du mal à trouver la force de me lever le matin... ça me donne des bouffées d'angoisse. Je n'ai pas besoin que quelqu'un me regarde couler. Le silence s'éternise et je grimace, comme quand on s'apprête à avaler quelque chose de très acide.

— Bon, d'accord. C'est bien parce que c'est toi. Je vais lui préparer la dépendance du rez-de-chaussée. Quand est-ce qu'il est censé arriver ?

— D'ici une semaine.

Je réprime une envie de grogner. Je vais donc me retrouver envahie d'ici quelques jours à peine. Je veux bien céder, mais il va falloir mettre quelques règles au clair pour que je n'y laisse pas ma santé mentale.

— OK. Mais je te préviens, je ne suis ni sa mère, ni sa nounou. Je ne lui fais pas à manger, je ne fais pas sa lessive, je ne suis pas le bureau des pleurs. Je lui prête le studio, ça s'arrête là. Il fait sa vie, je fais la mienne. Préviens-le.

Je l'entends lâcher un petit rire.

— Ce qui est bien avec toi, c'est vraiment ton charme et ta douceur. C'est un grand garçon, il s'occupera de lui. De ce qu'il m'a dit, il est autonome pour le quotidien, il lui reste simplement des séquelles de mobilité de son accident.

— Mmmh, je marmonne. C'est quel genre d'accident qu'il a eu d'ailleurs ? Un accident de voiture ?

— En quelque sorte.

Antoine hésite un moment avant de reprendre :

— Merci sœurette. Tu sais... tu n'es pas obligée de sympathiser avec Hugo, ni même d'être contente qu'il soit là. Mais un jour il faudra que tu recommences à vivre. Tu me manques. Et

ce n'est pas juste parce que je suis loin. La Louise que j'ai toujours connue me manque. T'entendre rire aussi.

Ma gorge se noue. Le poids qui me plombe le cœur en permanence me serre un peu plus fort encore. « Il faudra », c'est facile à dire. Moi, je ne sais pas comment faire. La Louise d'avant a cessé d'exister il y a un an, et elle ne reviendra pas.

— De rien.

Et je raccroche sans ajouter un mot.

Je me suis fait un thé pour passer le temps et occuper mes mains. Je regarde la vieille horloge accrochée au mur. 15 heures. Normalement, le fameux Hugo devrait arriver d'une minute à l'autre. Sous le coup de l'appréhension, mon cœur bat un peu plus fort. Choupette me regarde tourner en rond et je sens que je la rends nerveuse aussi. Je jette un œil par la fenêtre.

La tempête de l'autre jour a laissé place à un éclatant soleil d'hiver. Les mimosas sont en fleurs, ajoutant de merveilleuses touches de jaune à l'océan de bleu et de vert que composent le ciel, la mer et la pinède. De la terrasse, on a une vue incroyable sur l'horizon et la Méditerranée. J'aperçois de petits points blancs au milieu de la mer, signe que quelques bateaux sont de sortie. On doit éprouver une telle sensation de liberté à bord d'un voilier, avec l'horizon comme seule ligne de mire !

Ces derniers jours, mon horizon à moi a surtout été obstrué par le bazar du studio du rez-de-chaussée. Ça fait des années qu'on s'en sert de débarras, les locataires n'y avaient pas accès. J'ai rangé, trié, jeté et dépoussiéré. J'aurais pu payer quelqu'un pour le faire à ma place mais je n'ai pas envie que qui que ce soit ait accès à cet endroit.

C'est un peu petit mais c'est plutôt pas mal en fait, je pense que l'ami de mon frère y sera bien le temps de se remettre sur pieds. J'ai promis à Antoine, alors autant faire les choses correctement. Il pourra même se balader dans le jardin, ce n'est pas la place qui manque. Et de la fenêtre je le verrai sortir, alors je ne serai même pas obligée de le croiser.

Assise dans la cuisine, je relis pour la énième fois un texto envoyé par Charlotte il y a quelques jours :

« Coucou ma belle. Les toiles de la galerie de New York se sont toutes vendues. Je sais que tu ne veux pas que je te parle business, je m'occupe de tout, ne t'inquiète pas. Je voulais juste que tu saches que tu manques à tout le monde. Tu *me* manques. J'espère que tu trouves de l'apaisement là où tu es. Comment tu vas ? »

Je ne lui ai pas répondu. Cet endroit m'apaise oui, mais je suis incapable de me reconnecter au « vrai » monde, encore moins à Paris. Voir que la vie continue, que le monde n'a pas cessé une seconde de tourner m'est insoutenable.

Enfin, j'entends un bruit de moteur se rapprocher. Une voiture est en train de remonter l'allée. Ma gorge se noue. De loin, je distingue une femme au volant et une silhouette sombre sur le siège passager. Ce doit être lui. Je n'ai rien contre l'ami de mon frère, mais j'ai toujours beaucoup de mal à me faire à l'idée de sa présence ici. Même si on se croisera sans doute peu, je la vis comme une intrusion. La seule raison pour laquelle je fais bonne figure, c'est parce que je n'ai pas le choix. Je dois bien ça à Antoine, et puis il a raison, il est autant chez lui que moi ici.

Saisissant au passage le trousseau de clés, celles du studio et du portail, que je vais remettre à mon « locataire », je dévale d'un pas nerveux les marches de la terrasse. Je me fige un instant devant

le petit bâtiment des dépendances. Le premier studio est prêt à accueillir l'ami de mon frère. Quant au second... il est fermé à clef et je compte bien qu'il le reste. Impossible ne serait-ce que de passer devant sans être prise d'une boule à la gorge.

Je tente de me composer un visage accueillant – ou au moins ce qui s'en rapproche le plus – alors que la voiture se gare devant la terrasse. Choupette s'approche des nouveaux arrivants en remuant la queue. La portière du côté passager s'ouvre, c'est une béquille qui en émerge en premier. Elle est suivie par deux longues jambes, puis un torse large engoncé dans une parka noire.

— Bonj...

Je m'interromps dans mon élan tandis qu'un visage à l'expression maussade se tourne vers moi, puis marque un temps d'arrêt. Les yeux de l'inconnu s'écarquillent sous le coup de la surprise.

Deux yeux sombres. Et ces yeux... je les reconnaiss.

Putain.

À SUIVRE...

SORTIE LE 12 JUILLET

Disponible en précommande :

[Après l'orage: La Bastide Bleue \(saga de romance militaire française\)](#) eBook : Alice, M.J.: Amazon.fr: Boutique Kindle

Profitez-en à 2,99 € au lieu de 4,99 € jusqu'au 15 juillet

--

Vous venez de découvrir les premières pages du premier tome de ma saga familiale, une romance contemporaine militaire ancrée dans le Var.

Je suis ravie de vous avoir emmenée dans l'univers de Louise et d'Hugo... et ce n'est que le début !

Vous recevrez bientôt des infos en avant-première sur la sortie du roman et des tomes suivants, des bonus exclusifs et un aperçu des coulisses d'écriture.

Vous pouvez aussi me suivre sur Instagram

Ici : [Instagram](#)

LA BASTIDE BLEUE, TOME 2 : SORTIE EN NOVEMBRE 2025...

À PROPOS DE L'AUTRICE

M.J. Alice écrit des romances sensibles et lumineuses, portées par la mer, le vent, et ces émotions qu'on croit enfouies mais qui finissent toujours par revenir.

Ses histoires parlent d'amour, de reconstruction, de liens familiaux, de secrets qu'on découvre un jour sans l'avoir cherché... et de coeurs cabossés qui battent encore.

Elle puise son inspiration dans le Sud de la France, les vieilles maisons pleines de souvenirs, les silences lourds de sens, et ces rencontres qui bouleversent une vie.

LA BASTIDE BLEUE, sa saga de romance contemporaine, explore l'amour sous toutes ses formes : passion, tendresse, perte, renaissance. Chaque tome est une histoire complète, mais toutes sont liées par un lieu, une atmosphère... et des personnages qu'on n'oublie pas.

Quand elle n'écrit pas, M.J. Alice accompagne d'autres auteurs en devenir, ou invente des histoires pour les enfants. Dans tout ce qu'elle crée, une même envie : toucher les coeurs.